Document generated on 06/01/2025 4:01 a.m.

Ciné-Bulles

Pertinence de la brièveté
Quelques films québécois récents

Luc Laporte-Rainville

Volume 35, Number 2, Spring 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85223ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laporte-Rainville, L. (2017). Pertinence de la brièveté : quelques films québécois récents. *Ciné-Bulles*, *35*(2), 32–35.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pertinence de la brièveté

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Comment se porte le court métrage au Québec? Sa santé est-elle excellente ou fragile? Disons que la réponse se trouve à mi-chemin entre ces deux pôles. Cette position médiane s'explique par une abondance de films qui offrent aux cinéphiles sa part de réalisations bancales. Mais, comme dirait l'autre, c'est toujours sur le fumier que croissent les plus belles fleurs. Ainsi, nulle surprise de voir surgir, au sein de cette médiocrité, quelques perles dont la brillance égale celle des étoiles. Ces éclats, peu nombreux en vérité, ont le mérite de faire réfléchir sur notre monde, de mettre en place des discours propices à métamorphoser les consciences. Voici donc un spicilège de films qui, espère-t-on, saura titiller votre curiosité.

Les deux premiers films de la sélection ont la particularité de s'unir à des sagesses ancestrales trop souvent occultées par la frénésie technologique de nos sociétés modernes. Prenons d'abord **Sigismond sans images**, petite fantaisie philosophique signée Albéric Aurtenèche. On y découvre un jeune homme de 18 ans (le Sigismond du titre) subir une évaluation psychiatrique dans un poste de police. Pourquoi tant d'inquiétude sur son état mental? Simplement parce qu'il affirme ne posséder aucune trace médiatique de sa personne — il serait effectivement impossible de le filmer ou de le photographier. Signe manifeste d'une pure vésanie, diront les cartésiens. Pourtant, l'une des dernières scènes du film pulvérise cette hypothèse, alors que Sigismond s'empare du téléphone d'un médecin pour se prendre en photo. Résultat : absence complète du protagoniste de l'image enregistrée par l'appareil.

Le ton kafkaïen de cette comédie, tournée en 2016, est tout sauf une coquetterie artistique. Derrière cette situation insolite se cache une volonté manifeste de discourir sur l'obsession de laisser une trace dans l'histoire. Cette angoisse de n'avoir vécu pour personne, de ne pas atteindre une forme d'immortalité par l'entremise de la photographie et de la vidéo, est une préoccupation prégnante dans un monde saturé d'images. Sigismond, à l'instar de ses semblables, ne peut fuir cette réalité. La scène où il décrit à un psychiatre une tentative de se filmer avec son ex-copine est représentative de cette marotte. Certes, il se rend compte que la caméra

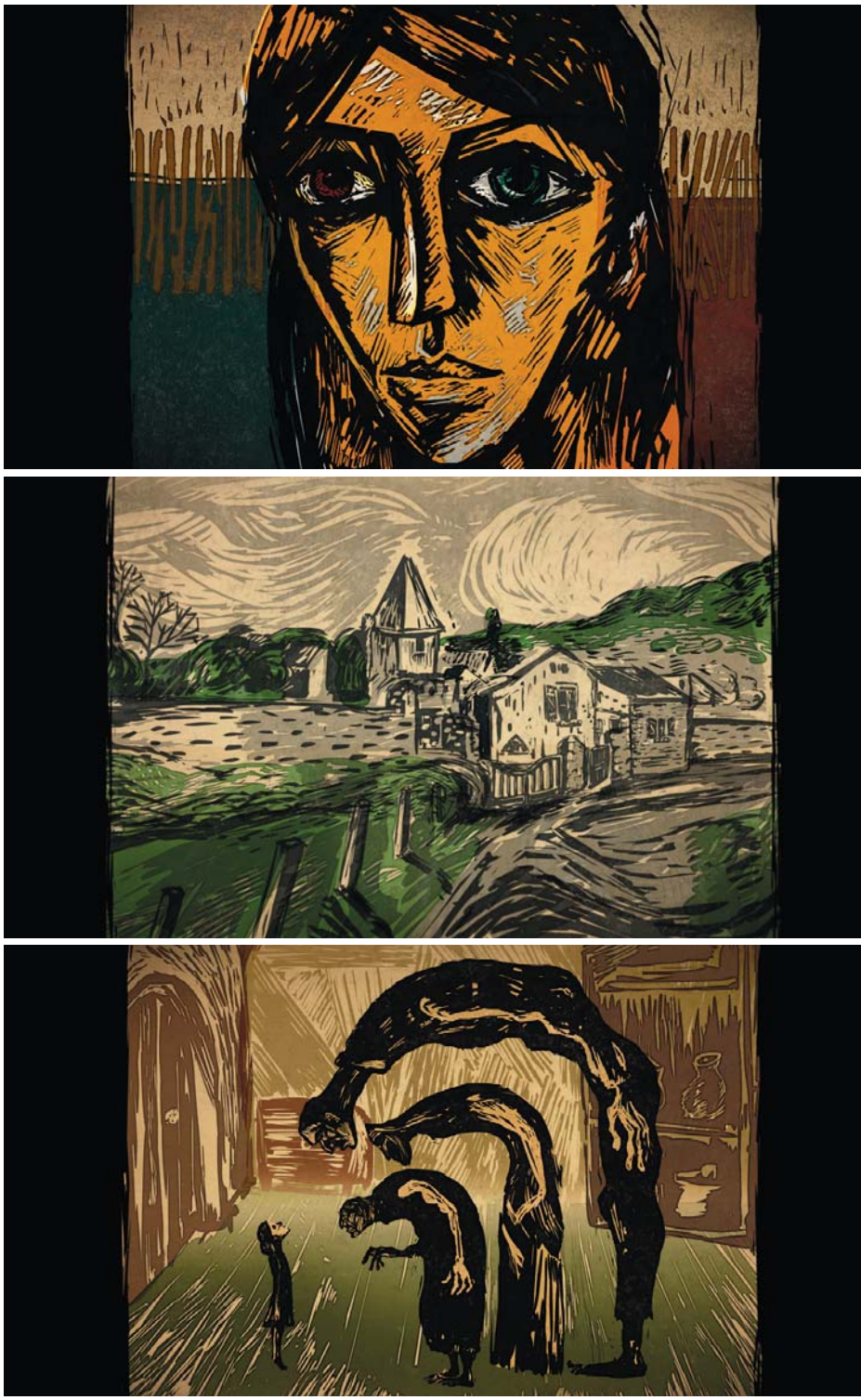
Sigismond sans images

n'enregistre pas sa présence lorsqu'il fait l'amour avec sa douce moitié. Toutefois, il peut distinguer des traces de son sperme sur le corps de cette dernière. Le jeune homme y verra le premier signe physique de son existence par l'entremise d'une médiation audiovisuelle. Une victoire sur la mort, en quelque sorte.

On comprend ici que le court métrage d'Aurtenèche s'inscrit dans la vision bouddhiste de l'impermanence de la vie. Comme l'exprime le penseur Francis Ducluzeau : « Rien de ce qui appartient au monde sensible, perfectible, le monde des objets, n'est permanent. Toute création est […] périssable, appelée à disparaître, donc illusoire dans son aspect d'existence solide » (*La Mort dans tous ses états*, 1998). La seule façon de ne pas angoisser devant cette vérité inéluctable est, selon les bouddhistes, de renoncer à son *ego* — donc, à son identité. Une action à laquelle n'est visiblement pas préparé le jeune Sigismond, puisqu'il s'entête à vouloir immortaliser son image dans un réel en perpétuel changement. Son existence n'en devient que plus désolante.

Le second court métrage de notre sélection, un film d'animation intitulé **Blind Vaysha** (2016), nous plonge également dans un univers fantastique aux résonances philosophiques. Réalisé par Theodore Ushev (**Drux Flux**, 2008), le film propose une incursion dans l'intimité de Vaysha, une fillette née avec une caractéristique déroutante : son œil gauche perçoit le passé, tandis que son œil droit voit le futur. En clair, il lui est impossible de connaître le présent — ce qui lui vaut le surnom de « Blind Vaysha ». Ce récit audacieux, inspiré d'une nouvelle de Georgi Gospodinov, permet à Ushev d'exploiter, une fois de plus, son grand talent de plasticien. Il est vrai que tous les plans de ce petit chef-d'œuvre sont de véritables tableaux expressionnistes, dont la magnificence évoque les gravures de Conrad Felixmüller. Un état de grâce qui, à lui seul, suffit à porter le réalisateur au pinacle.

Or, non content de toucher les cimes de la beauté, Ushev se fait aussi métaphysicien, dépliant, au fil de son récit, une réflexion idoine sur l'incapacité de l'homme à vivre dans le moment présent. Pensons à ce segment mémorable de la déclaration d'amour. Vaysha rencontre un prétendant qui, sans détour, lui demande sa main. Confuse, la jeune femme regarde son interlocuteur. À ce moment précis, le spectateur épouse le point de vue de l'héroïne : à gauche de l'écran, l'amoureux lorsqu'il était enfant; à droite, le même, âgé et faible. En résulte une impossibilité de voir l'individu dans son état présent. Et cela fait sombrer Vaysha dans une dépression, elle qui ne peut s'adapter pleinement aux circonstances de son existence. Cette tragédie fait bien sûr



Blind Vaysha

écho à la pensée des stoïciens de l'Antiquité que le philosophe Frédéric Lenoir résume ainsi : « Vivre le présent est l'un des principaux préceptes de la pratique stoïcienne qui enseigne à éviter toute fuite dans le passé, toute évasion dans le futur, à chasser toute crainte comme tout espoir, à se concentrer sur l'instant, où tout est supportable et transformable, plutôt que de se laisser submerger par les peurs, les angoisses, les colères, les chagrins ou les désirs suscités par notre imagination » (*Du bonheur — un voyage philosophique*, 2013). L'affliction que subit Vaysha n'est certes pas causée par son imaginaire, mais cette omniprésence de l'antériorité et de l'avenir, provoquée par une anomalie physique, illustre à merveille ce que soutenaient jadis les esprits éclairés du stoïcisme. Ne jamais vivre l'instant, c'est se condamner aux affres du désespoir. Ainsi, par la sagesse dont il fait preuve, Ushev amène son film au-delà du simple plaisir esthétique, le transformant en une métaphore relevée. Aucun doute, le Prix spécial du jury, remporté au Festival international du film d'animation d'Annecy, et sa nomination aux Oscar étaient amplement mérités.

Mais la philosophie n'est pas l'unique sujet préoccupant les réalisateurs de courts métrages québécois. Plusieurs d'entre eux se font aussi sociologues, cherchant à mieux saisir la complexité des sociétés nord-américaines. Au sein de cette quête ardue, une récurrence : la sexualité.

Commençons avec **Vétérane** de Pier-Philippe Chévigny. Ce film sorti en début d'année, dont la réalisation alerte doit beaucoup au cinéma direct des années 1960, évoque l'existence de Camélia, une escorte devenue employée dans un salon de massage érotique. Plus âgée que ses consœurs, elle attire peu la clientèle, qui jette bientôt son dévolu sur la plus jeune travailleuse du groupe. La prostituée laisse alors la jalousie la dévorer de l'intérieur, tel un ankylostome affamé.

À l'évidence, le thème de ce film est lié à la société de consommation, à cet inextricable désir de posséder ce qui est beau et nouveau. Tel que le mentionnait Aldous Huxley dans son prophétique *Meilleur des mondes* (1932) : « La beauté attire, et nous ne voulons pas qu'on soit attiré par les vieilles choses. Nous voulons qu'on aime les neuves. » Dans cette optique, une compétition malsaine est inévitable. Les femmes, chosifiées, sont des jouets sexuels qui dépendent des caprices de leurs clients. Et que fait-on quand un objet est devenu désuet? On le jette. Rien d'étonnant alors que le cinéaste filme, à plusieurs moments, son héroïne de dos, occultant d'emblée une partie de son identité. Camélia au visage rare, Camélia qui s'efface peu à peu, Camélia qui n'est plus dans le coup… Constat aussi tranchant qu'un surin bien affilé.

Bien entendu, cette rivalité entre Camélia et la plus jeune de ses consœurs pourrait se manifester dans n'importe quel milieu et c'est bien cela qui rend ce court métrage pertinent. Elle ne fait que prouver que tout travailleur, peu importe son environnement, est condamné à devenir l'esclave d'un système prônant la jeunesse. Être plus âgé, c'est toujours être moins : moins attrayant, moins performant, moins à la page… Cet âgisme lié à la productivité n'est donc pas le seul apanage de l'industrie du sexe; on dira plutôt que celle-ci sert de véhicule au cinéaste pour entamer une réflexion sur un problème beaucoup plus généralisé. Reste que le capitalisme sauvage est ici à l'image d'un bordel rempli de masseuses volontairement mises en état de compétition afin de maximiser les profits.

Mais la sexualité n'est pas qu'au service d'une vision critique du mercantilisme : elle peut aussi être le vecteur d'une réflexion sur certaines déviances, dont l'existence même a la puissance d'un vomitif. **Mon dernier été**, présenté en 2016 au Festival du nouveau cinéma, fait partie de ces œuvres qui ne craignent pas d'aborder certaines infamies. Le début du film semble pourtant idyllique. Tom, un préadolescent sans histoire, rencontre, pendant la saison estivale, une fille de son âge prénommée Édith. Les deux enfants deviennent rapidement amis et vivent diverses situations cocasses propres à leur jeunesse insouciante. Plus le temps passe, plus Tom ressent les prémices de l'amour, alors que son attirance pour Édith croît. Mais ce qu'ignore le garçon, c'est que son amie cache un secret inavouable : son père entretient une relation incestueuse avec elle.

Paul-Claude Demers, qui signe la mise en scène de cette œuvre troublante, a l'intelligence de ne jamais sombrer dans l'attraction malsaine. Sa réalisation, empreinte de délicatesse, est celle d'un artiste sachant se faire discret. Comment interpréter autrement cette scène où Tom découvre ce que refuse de lui avouer Édith? Le garçon, enveloppé dans le manteau noir de la nuit, s'approche de la résidence où habite son amie. Là, par la fenêtre du sous-sol, il l'aperçoit masturber son père. Le choc est patent (et c'est un euphémisme). Or, Demers, intelligent

Vétérane

Carla en 10 secondes

Mon dernier été

et consciencieux, montre peu, préférant s'attarder au regard de Tom. En plus de décupler la force dramatique de la scène, ce choix éthico-esthétique a le mérite de ne pas insister sur cette situation abjecte. Après tout, l'art et la morale ne sont pas nécessairement incompatibles.

La finesse du traitement doit beaucoup aux images de Nicolas Canniccioni, directeur photo de **Nuages sur la ville** (Simon Galiero, 2009). Sa façon pénétrante de sculpter la lumière, de rendre exquise la moindre parcelle des lieux présentés, s'harmonise à l'atticisme dont fait preuve Demers à la réalisation. Une élégance visuelle qui rappelle que la laideur se terre souvent dans des endroits jolis et rassurants — ce qu'avait déjà démontré David Lynch avec **Blue Velvet** (1986).

Cet avilissement de la sexualité est également au cœur de **Carla en 10 secondes** (2015). Mais cette fois, nulle trace de rapports incestueux : ces derniers sont remplacés par un viol collectif perpétré par un groupe d'adolescents. Cet agissement, digne des pires abjections, est filmé et mis en ligne sur Internet. La victime du méfait, Carla, l'ignore bien entendu. Mais ses amis et ses connaissances ont bientôt le loisir de visionner la vidéo en ligne... Seule son amie Gaby, qui n'a pas vu ladite vidéo (mais qui se doute de quelque chose), part à la recherche de Carla. Une authentique conscience perdue dans les méandres d'un cloaque affligeant.

Jeanne Leblanc, à la barre de ce court métrage, s'attelle à un sujet brûlant d'actualité, jetant un regard pénétrant sur les dérives des réseaux sociaux du Web. Car voir tous ces jeunes visionner, sourire aux lèvres, une agression sexuelle a de quoi troubler. L'ahurissement du spectateur est tel que celui-ci en vient à se demander ce qui peut amuser autant ces jeunes devant une telle atrocité. C'est comme si les écrans déréalisaient le drame, afin de le métamorphoser en spectacle horrifiant. Un besoin viscéral de sensations fortes? Peut-être. Leblanc se défend bien de répondre à cette question, dénonçant plutôt le geste criminel de ces violeurs liés à l'engeance. En ce sens, il n'est pas anodin que la cinéaste ait choisi de tourner son film en soirée, alors que la noirceur est reine. La quête de Gaby — celle de retrouver Carla — n'en devient que plus oppressante. À un point tel que l'on a l'impression que la jeune fille ne cherche pas uniquement son amie : elle s'agite en tout sens pour fuir l'enfer ténébreux qu'est le réel. Une sensation évidente décuplée par un style visuel nerveux, dont la source pourrait se trouver dans le travail d'Andrea Arnold (**Fish Tank**, 2009). Une inspiration plus qu'appropriée pour un tel sujet.

Voilà cinq courts métrages qui nous sont parus essentiels dans la cinématographie québécoise récente. Cinq cristaux garance et d'une grande pertinence. Ces films appellent à une méditation sur notre devenir collectif et ouvrent nos yeux scellés par la bêtise, nous qui semblons, par moment, coincés dans nos propres ruines. Le cinéma ne peut à lui seul changer le monde, mais rien ne l'empêche de contribuer à stopper le délitement social. CB

Les films **Sigismond sans images**, **Blind Vaysha** et **Vétérane** faisaient partie du 14e Gala du court métrage québécois Prends ça court! en février dernier. Et les courts **Mon dernier été** et **Carla en 10 secondes** sont distribués par Travelling, les films qui voyagent.